

Sol Aparicio

Le désir mis à l'épreuve *

Avant-propos

En juin dernier, à ce séminaire, j'avais cité le témoignage de Cora Aguerre à l'appui de l'idée que j'essayais d'avancer concernant ce qui pourrait répondre au pourquoi devient-on analyste sur lequel Lacan insiste si fortement, en particulier dans la « Préface » de 1976, où il se demande quelle « autre raison » que de s'installer « pousse [un analysant] à être analyste ¹ ». Je m'étais demandé s'il n'y avait pas une articulation possible entre ce qui pousse à devenir analyste et ce qui, au départ, a poussé l'analysant à entrer en analyse. Il me semblait pouvoir lire ce « qu'est-ce qui pousse ? » insistant de Lacan – qui n'est pas sans évoquer la poussée pulsionnelle – comme une question sur ce qui fait le désir d'un analyste, en tant que désir qui n'est pas pur et qui, en tant que tel, serait à distinguer de sa mise en fonction comme désir de l'analyste. Cora Aguerre avait parlé d'un lien « du désir de l'analyste avec l'infantile », qui s'était dévoilé pour elle au moment où elle avait pris la décision de faire la passe. Cela m'avait paru rejoindre mon propos ².

Il coulait de source donc, pour ainsi dire, de l'inviter à venir parler ici, lorsque, peu de temps après, Patricia Dahan a établi le projet de cette nouvelle formule du séminaire École, auquel je la remercie de m'avoir conviée à participer.

Une objection amicale m'avait été faite à l'occasion de cette intervention : « Mais, le désir de l'analyste est un désir inédit ! » J'ai alors réalisé qu'en effet j'avais insisté sur ce qu'on pourrait appeler

* Séminaire École « Questions issues de l'expérience de la passe », le 3 mars 2011 à Paris.

1. J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 572.

2. S. Aparicio, « Persistance d'une question », *Mensuel*, n° 54, octobre 2010.

les racines du désir, mon idée étant alors qu'un désir, même advenu grâce à l'analyse, ne saurait l'être *ex nihilo*, qu'il s'enracine quelque part, ce quelque part ayant probablement à faire avec une « particularité », peut-être avec la « marque » dont Lacan a parlé, ce que j'appelais la cause singulière. Après tout, parmi les névrosés, pas tous ne font le choix de l'analyse ; et parmi ceux qui viennent en analyse, pas tous ne mènent leur analyse jusqu'au bout ; parmi ceux qui le font, pas tous non plus ne font le pas de devenir psychanalystes. Il y en a qui ont mieux à faire. L'exemple souvent cité de Pierre Rey n'est pas unique. D'où la question, persistante : qu'est-ce qui pousse quelques-uns à prendre le relais de la fonction d'analyste ?

J'ai donc fait part à Cora Aguerre de ces questions et nous nous sommes mises d'accord pour travailler, séparément, tout en gardant ce titre commun, « Le désir mis à l'épreuve », qui laisse bien sûr entendre une suite, aussi bien : « ... de la passe » que « ... dans la passe ». Entretemps, en janvier, en tant que membre du cartel 1 qui venait de terminer son mandat, j'ai rédigé pour *Wunsch* un court texte intitulé « Vérifier un désir ». C'était la base de ce que je vais reprendre ici ce soir, sous une forme un peu plus développée, mais tout aussi peu conclusive.

*

Lacan, qui avait une expérience certaine, dont il avait fait l'objet d'enseignement que l'on sait, en en tirant les concepts et les mathèmes dont nous nous servons quotidiennement, pouvait dire pourtant, en 1974 !, ceci :

« Ce à quoi je m'efforce, c'est de dire des choses qui collent à mon expérience d'analyste, c'est-à-dire à quelque chose de court, parce qu'aucune expérience d'analyste ne peut prétendre s'appuyer sur suffisamment de monde pour généraliser³. »

C'est une remarque bien faite pour nous clouer le bec. Si l'expérience de Lacan en 1974 était quelque chose de court, alors...

Alors, au moins, y a-t-il lieu de nous demander : avec l'expérience que nous avons de la passe, comment généraliser ? Il y a là, pour moi, une difficulté. Comment dire « *La passe* », étant donné

3. Cf. J. Lacan, Conférence de presse à l'Institut culturel français, Rome, 29 octobre 1974, (inédite).

qu'on ne peut parler que de l'expérience de chacun (*chaque un !*), tout au plus de quelques-uns ? Je suis pour que nous nous astreignions à dire « une passe », « des passes »... pour que nous évitions l'universel. Le Tout de l'universel suggéré par l'article défini *Le* ou *La* ramène au discours du maître, il remet des signifiants maîtres aux commandes. On néglige ainsi le fait que, dans le discours de l'analyste, ces signifiants ne sont que les produits singuliers, les Uns, propres à l'expérience analytique d'un sujet. Le penchant pour l'universel, le goût de la généralisation nous éloigne de la possibilité d'oser le singulier⁴. Ce pour quoi la passe a été inventée⁵.

Oser le singulier, c'est, bien sûr, risquer de ne pas être conforme, sortir du consensus. Les restes de névrose des uns et des autres y font obstacle, ils font obstacle au changement de discours que la passe à l'analyste suppose.

Il y a plusieurs années, à un colloque intitulé « Lacan avec les philosophes », Jean-Claude Milner disait qu'il y a un Lacan de la conversation savante et un Lacan du mathème⁶. On pourrait dire rapidement, même si ce n'est pas superposable, celui qui parle et celui qui écrit. (Ce n'est pas superposable car Lacan a, par exemple, distingué le travail qu'il faisait à son séminaire des « conversations » tenues dans d'autres contextes.) L'un et l'autre, le Lacan de la conversation et celui du mathème, vont sans doute ensemble. C'est ce que laisse supposer Alain Badiou quand il rappelle, à propos de son recours aux formules, que la formule peut être poétique ou mathématique⁷. Lacan avait le sens, poétique, de la formule. Et bien avant les débuts de son enseignement – je pense à sa conférence de 1952, « Le symbolique, l'imaginaire et le réel⁸ » –, il avait œuvré pour une

4. Vicky Estévez parlait d'oser son style en décembre dernier, aux Journées de l'EPFCL-France sur « La parole et l'écrit dans la psychanalyse ».

5. N'est-ce pas ce « quelque chose qui n'est, justement, absolument pas de l'ordre du discours du maître » que Lacan se félicitait d'avoir obtenu de cette expérience « radicalement nouvelle » mise en place dans son École ? Voir son intervention au congrès de l'EPF à La Grande-Motte, le 3 février 1973.

6. J.-C. Milner, « Lacan et la science moderne », dans *Lacan avec les philosophes*, Paris, Albin Michel, 1991, p. 337.

7. A. Badiou et B. Cassin, *Il n'y a pas de rapport sexuel. Deux leçons sur « L'étourdit » de Lacan*, Paris, Fayard, 2010, p. 101.

8. J. Lacan, « Le symbolique, l'imaginaire et le réel », dans *Des Noms-du-Père*, Paris, Seuil, 2005.

mise en formules, pour une formalisation mathématique de ce que la psychanalyse enseigne. L'une et l'autre formules, poétique et mathématique, relèvent du bien-dire, elles renvoient à l'écrit, au réel de la structure – et ne sont point faciles à atteindre !

Alors, question : se restreindre au domaine du particulier et s'astreindre au singulier, cela implique-t-il de rester dans le champ de la conversation et de renoncer à l'universalisable, au mathématisable ? Sommes-nous condamnés à rester exposés à dire n'importe quoi ? Il me semble que Lacan a répondu en indiquant, à différentes étapes de son enseignement, la valeur du recours à la grammaire, à la logique et à la topologie. Pour l'être parlant, qui n'est plus l'*infans*, la structure grammaticale de sa langue impose une première limite, réelle. La logique, science du réel, vient ensuite...

*

Comment rendre compte du devenir analyste ? Comment un psychanalysant peut-il devenir psychanalyste ? Dans un premier temps, cette question porte, chez Lacan, sur la condition nécessaire pour que ce soit possible et la réponse tient en la notion de « désir de l'analyste ». (Je souligne « condition », car cette question est autre que celle de 1976, qui concerne « l'autre raison », soit le « pourquoi ».) Lacan avance alors, en 1967, l'hypothèse qui s'impose logiquement, compte tenu de ce qui est admis dans la communauté analytique : si l'analyse prépare au devenir analyste, la fin de l'analyse doit consister en l'avènement d'un désir poussant à passer à la position d'analyste. La proposition sur la passe est celle d'une mise à l'épreuve de cette hypothèse. Lacan dit alors aux membres de son École : *Voyons ce que donne l'hypothèse logiquement fondée, écoutons ce que peuvent en dire ceux qui y sont à ce moment de passage...*

Après la « Proposition » et les conférences de 1967 parues dans *Scilicet I*, dans un second temps, Lacan spécifie ce qu'il en est du désir de l'analyste, qu'il qualifie alors d'inédit. Que veut donc dire « inédit » en l'occasion ? Que le désir imputable à l'analyste soit inédit est certes cohérent avec le caractère inédit lui aussi de sa position. « [L'analyste] se pose comme cause du désir, disait Lacan en 1970, position éminemment inédite sinon paradoxale, qu'une pratique entérine⁹. » Il n'y

9. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 177.

a eu de comparable, pour Lacan, que l'*atopia* de Socrate. Mais parler d'un désir inédit signifie un pas de plus. Car la question en jeu est le rapport du désir au savoir et l'analogie possible avec le désir de l'homme de science, en particulier celui du mathématicien. Et cette question en suppose une autre, celle du rapport à la jouissance. L'un, le rapport au savoir, est lié à l'autre, le rapport à la jouissance, et tous deux se trouvent modifiés par l'analyse qui en révèle l'articulation.

C'est en 1974, dans le séminaire *Les non-dupes errent* et dans la « Note italienne », que Lacan aborde ce point et là aussi qu'il évoque l'horreur « qui préside au savoir ¹⁰ ». Je vais me permettre d'en rappeler ici quelques phrases pour essayer de répondre à ma question.

Lacan fait référence à « une prétendue humanité pour qui le savoir n'est pas fait puisqu'elle ne le désire pas ¹¹ ». C'est un premier point. L'humanité, selon lui, ne désire pas le savoir. Le terme essentiel, l'enjeu, c'est le rapport au savoir. Il ajoute alors ceci : « Il n'y a d'analyste qu'à ce que ce désir lui vienne, soit que déjà par là il soit le rebut de ladite [humanité]. » (Je laisse de côté cette expression et ce mot, peu courant et si fort, de *rebut... rebuter...*, sur lequel il vaudrait la peine de s'arrêter – peut-être le ferons-nous dans la discussion. Lacan a-t-il voulu éviter de dire « déchet » en raison du « pathétique » qui l'accompagne ¹² ? Ou mettre en avant l'antipathie que le discours de l'analyste suscite ¹³ ?)

Il n'y a, donc, d'analyste qu'à ce que cela lui vienne de désirer le savoir, que de ce fait il se retrouve à cette place particulière, « rebut de l'humanité », et qu'il en porte la marque « par quelque côté de ses aventures ¹⁴ ». Lacan poursuit en faisant allusion au « modèle » donné par le savoir scientifique et à la responsabilité qu'il lui impute d'« avoir aux seuls rebus de la docte ignorance, transmis un désir inédit ». Il ajoute : « Qu'il s'agit de vérifier : pour faire de l'analyste. »

10. J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, séance du 9 avril 1974.

11. J. Lacan, « Note italienne », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 307-311. Sauf indication contraire, toutes les citations renvoient à cette « Note ».

12. Ce qu'il note en passant dans l'une des séances des *Non-dupes*.

13. Ce point, relevé par Lacan, a été récemment évoqué ici par Jacques Adam, cf. « Un autre style de signifiant maître », *Mensuel*, n° 61, mai 2011.

14. Cf. à ce propos les « variations du rapport au savoir » envisagées par Colette Soler dans son intervention de janvier dernier, *Mensuel*, n° 59, mars 2011.

Le désir inédit est ainsi, tout d'abord, celui que « le savoir scientifique » n'a transmis qu'aux « rebuts de la docte ignorance ». Il est, ensuite, celui qu'il y a à vérifier pour faire de l'analyste. Non pas *un* analyste, mais *de* l'analyste. Ce qui (avouons-le, sonne bizarrement à mes oreilles hispanophones, mais) se trouve être en parfait accord avec cette affirmation de la page précédente : « C'est du pas tout que relève l'analyste. »

La passe est ainsi destinée à « vérifier » ce désir inédit qui permet de penser, de parier, qui atteste, en fait, que le passant est entré dans le discours de l'analyste, pour paraphraser une expression plus tardive de Lacan ¹⁵.

L'articulation du désir au savoir pose question. L'expression *désir de* ou *du savoir* paraît problématique, ne serait-ce que du fait que le désir en tant que tel est intransitif... Il y a pourtant un lien qu'on peut dire intrinsèque entre désir et savoir dans l'inconscient qu'il me semble important de ne pas négliger – celui que Lacan avait précédemment isolé en proposant d'écrire « désir » avec « de savoir » entre parenthèses, pour dire ceci qui tient à la structure de l'inconscient :

« Le point-origine, à entendre [...] structurellement, quand il s'agit de comprendre l'inconscient, est le point nodal d'un savoir défaillant. C'est là d'où le désir naît, et sous la forme de ce qui peut donc s'appeler le désir de savoir, à condition d'en mettre les deux derniers mots dans une sorte de parenthèse, car il s'agit du désir inconscient tout court, dans sa structure ¹⁶. »

Le désir inconscient est donc désir (de savoir) dans la mesure où c'est d'un manque à savoir fondamental ou fondateur qu'il émerge. (C'est, si l'on veut, le trou du refoulé primordial.) Dans le même sens, Lacan évoquait « la vérité que nous interrogeons dans l'analyse comme défaillance créatrice de savoir et point-origine du désir de savoir ¹⁷ ». Défaillance créatrice de savoir, voilà une formule qui me paraît valoir comme définition psychanalytique de la vérité.

15. Dans *R.S.I.*, séminaire inédit, séance du 19 novembre 1974 : « [...] j'essaie d'introduire dans mon École, cette passe par quoi en somme ce dont il s'agit c'est (de ce) que chacun apporte sa pierre au discours analytique en témoignant de comment on y entre. »

16. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 273-275.

17. *Ibid.*, p. 274-275.

On connaît les réserves exprimées par Lacan à l'endroit de la notion freudienne de *Wissenstrieb*. Plus d'une fois il a affirmé qu'il n'y a pas de désir de savoir. Il lui oppose la passion de l'ignorance, à laquelle, dit-il, il a affaire quotidiennement. Et il souligne ce que l'analyse découvre, non pas un désir mais un amour du savoir. Le transfert, « c'est de l'amour qui s'adresse au savoir », il révèle la vérité de l'amour. « Celui à qui je suppose le savoir, je l'aime. » Ces objections datent de 1973¹⁸. Remettent-elles en question la définition du « désir inconscient tout court » comme désir (de savoir) ? Je ne le pense pas. Elles accentuent l'obstacle que l'amour transférentiel oppose au désir. (Ce faisant, elles interrogent le lien au savoir inconscient hors transfert, hors analyse, là où la cause que l'analyste incarne n'est plus.) Et elles permettent de penser que, une fois franchie l'impasse transférentielle qui l'obstrue, le désir (de savoir) peut se faire jour...

Si donc le désir (de savoir) est le désir inconscient tout court, quel est ce désir de savoir qu'il n'y a pas ?

Reprenons les indications de 1974. L'humanité « ne désire pas » le savoir, cela est vrai pour tous, tous les humains ou tous ceux qui se veulent tels. L'horreur de savoir dont il est question plus loin dans la « Note italienne » l'est aussi, vraie pour tous. Mais Lacan nous dit qu'il y a des exceptions, celles que constituent les rebuts ou les chutes dont il parle : l'analyste, « s'il y en a un, représente la chute » du « roman de Freud », « ses amours avec la vérité ». Nous trouvons là une distinction et un parallèle entre les « rebuts de la docte ignorance » à qui un désir inédit a été transmis, et les « chutes » du modèle de savoir que Freud a donné, un savoir animé d'amour pour la vérité.

C'est dire, c'est une première remarque, que Lacan conçoit alors le désir de l'analyste en rupture avec le modèle freudien de rapport au savoir, que l'on peut dire scientifique. Il critique, en la qualifiant de délirante, l'idée que la science est vraie « sous prétexte qu'elle est transmissible [mathématiquement] ». Il donne pour preuve le fait que « chacun de ses pas réfute [une telle idée] en rejetant aux vieilles lunes une première formulation ». (C'est quelque chose que les scien-

18. « Introduction à l'édition allemande des *Écrits* », ainsi que les séminaires *Encore* et *Les non-dupes errent*.

tifiques eux-mêmes reconnaissent. À ce propos, je vous renvoie au *Discours sur l'origine de l'univers* d'Étienne Klein ¹⁹.)

Pas de vérité dans la science, conclut donc Lacan, ni de progrès, tant que l'on ne connaît pas la suite. Pas de vérité ni de progrès mais seulement « la découverte d'un savoir dans le réel ». Un savoir dans le réel que Lacan illustre dans le séminaire *Les non-dupes errent* en citant la formule mathématique de la loi de la gravitation produite par Newton ²⁰. L'histoire de la science montre, dit-il alors, que le savoir s'invente. « Les plus beaux trucs de savoir » sont ceux inventés par Pascal, Leibniz et Newton, qui « croyaient dur comme fer à la religion » et qui « étaient passionnés pour le vrai » !

Il y a donc un désir inédit, supporté d'une solide croyance et d'une passion pour la vérité, qui découvre un savoir dans le réel. Et qui, pouvons-nous supposer, est celui qui anima Freud dans la découverte du savoir inconscient, même s'il y fallut aussi la rencontre du désir de l'hystérique.

Quel est ce désir de savoir qu'il n'y a pas ? (Je reprends ma question.) Lacan le précise maintenant : « Il n'y a pas le moindre désir d'inventer le savoir. » L'invention mathématique représente une exception, dont Lacan ne sait comment on pourrait rendre compte. Mais il retient l'idée qu'ils, Pascal, Leibniz et Newton, « sont passés par la structure, [...], ce bord du Réel ». Un tel désir d'inventer un savoir ajusté au réel est tout autre que ce supposé désir de savoir, auquel on a couramment affaire, qui ne « prend substance » que « du groupe social » en tant que « moyen de puissance ».

Cela dit, Lacan le souligne dans la « Note italienne », le savoir dans le réel que la science découvre, même si nous avons à en « tenir compte », n'est pas le savoir que l'analyste « a à loger », ce n'est pas le savoir en place de vérité. Lacan le rappelle, son point de départ est autre, c'est l'expérience analytique. Il s'agirait – pour nous – de sortir de la vérité, sortir de la vérité de la plainte, de la vérité de la souffrance à laquelle nous avons affaire. Comment sortir de la vérité ? Comment s'en dépêtrer ? Il s'agirait d'inventer, « et pour inventer de la bonne façon, de la façon analytique, [...] d'en remettre, d'abonder

19. É. Klein, *Discours sur l'origine de l'univers*, Paris, Flammarion, 2010.

20. J. Lacan, *Les non-dupes errent*, op. cit., 9 avril 1974, pour toutes les citations de ce passage.

dans le sens ²¹ ». (Ce qui rend compte, en partie, de la nécessité dans l'analyse de ce que nous appelons, freudiennement, la perlaboration.)

On le voit, Lacan tire de l'histoire de la science l'idée d'un désir inédit, inédit par rapport à la « docte ignorance » datant d'avant *La science*, pour l'articuler à « notre expérience du savoir ». Notre expérience du savoir est celle de l'inconscient, en premier lieu. Elle est celle qui permet à Lacan d'affirmer qu'il y a un désir de savoir attribué à l'Autre. (Rappelons l'exemple clinique qu'il propose, celui du « je mange rien » avec lequel l'anorexique répond au « désir de savoir si elle mange ». Pour « le décourager, elle serait prête à crever de faim »... On peut discuter de l'existence d'un désir de savoir. On ne discutera pas celle de la force d'un tel refus !, le refus par le sujet du désir de savoir qu'il attribue à l'Autre.)

Or notre expérience du savoir est aussi celle de ce qui y fait obstacle, soit l'expérience de « l'horreur de savoir » propre à chacun. Horreur de savoir quoi ? Disons, horreur de savoir ce qu'il y a, dans ce qui vous fait horreur, qui vous concerne vous. « Dès lors [que la cause en a été cernée, l'analyste] sait être un rebut. » L'analyse a dû le « lui faire au moins sentir. S'il n'en est pas porté à l'enthousiasme [...] ²² ». Vous connaissez la suite de la phrase...

Il y a donc une différence concernant ce qu'il en est du désir inédit pour l'analyste. Il résulte, comme « chute », des amours de Freud avec la vérité. C'est son articulation à l'horreur de savoir qui est déterminante. D'où une désidérialisation de ce « désir de savoir » qui « prend substance du groupe social » et qui trouve en tant que tel sa place dans d'autres discours que celui de l'analyste.

*

Dans nos discussions sur la passe, on a plus d'une fois relevé que le devenir analyste est rarement abordé. On le constate. C'est l'hystorisation de leur analyse qui occupe principalement les passants. On peut considérer que les cartels ont à travailler avec ce qu'ils trouvent. C'est d'ailleurs ce qu'ils font, ils déduisent ou infèrent des dits du passant, de l'hystorisation qu'il fait de son parcours analytique, ce qu'il en est du passage à l'analyste et du désir qu'il présuppose. La

21. *Ibid.*

22. J. Lacan, « Note italienne », *op. cit.*

présence d'un tel désir est reconnaissable dans certains effets de la déprise de la jouissance du symptôme, par exemple, ou dans certains actes posés qui n'auraient pas pu l'être auparavant ; tout comme dans la modification de leur position dans la pratique dont certains passants font état.

Mais je voudrais, pour finir, attirer l'attention sur un autre point qui m'est apparu. C'est que le désir de l'analyste est à l'œuvre dans l'expérience même de la passe, il se vérifie dans l'hystorisation même du travail analytique accompli, si différente de l'hystorisation des données biographiques. Un témoignage qui emporte la conviction a pour condition d'être porté par ce désir.

L'hystorisation de l'analyse n'implique pas l'exhaustivité. Elle offre plutôt une vue partielle sur l'analyse et ses résultats. Que la vue soit partielle ne veut, bien entendu, pas dire qu'elle ne soit pas suffisante. C'est, comme Lacan le dit à un moment, le relief soudain aperçu par le passant qui se retourne pour considérer son parcours, le relief que le moment de la passe lui révèle, dessiné par ce qui a été déterminant. Cela fait l'axe du témoignage, axe lisible que le cartel à son tour peut retrouver et qu'il retient pour conclure.

Ainsi, par exemple, deux parmi les témoignages que notre cartel a entendus rendaient singulièrement compte, chacun de façon différente, du rapport du sujet à la jouissance sexuelle et de la solution trouvée face à l'impératif surmoïque de jouissance, marquant une issue de la répétition. La séparation d'avec l'Autre était évidente et laissait apparaître la façon dont le sujet en était venu à s'autoriser de lui-même.

« Seul l'analyste, soit pas n'importe qui, ne s'autorise que de lui-même », lisons-nous au début de la « Note ». La formule résonne. Comme peut résonner dans ces témoignages une liberté de ton qui va parfois jusqu'au trait d'esprit. On constate alors que le passant se passe des mots de la tribu, se laissant guider par la confiance faite à son expérience de l'analyse d'abord, puis à la mise à l'épreuve de son désir dans la passe.